



Marie-Christine Natta

# SERGE GAINSBOURG

*Making of d'un dandy*

PASSÉS/COMPOSÉS



Serge Gainsbourg

DU MÊME AUTEUR

*La Grandeur sans convictions. Essai sur le dandysme*, Paris, Le Félin, 1991 ; réédition en 2011.

*La Mode*, Paris, Anthropos, 1996.

*Le Temps des mousquetaires*, Paris, Le Félin, 2005.

*Eugène Delacroix*, Paris, Tallandier, 2010.

*Baudelaire*, Paris, Perrin, 2017 ; « Tempus », 2019.

Marie-Christine Natta

# Serge Gainsbourg

*MAKING OF D'UN DANDY*

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 978-2-3793-3037-7

Dépôt légal - 1<sup>re</sup> édition : 2022, mars

© Passés composés / Humensis, 2022

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

*À Didier Le Fur.*



# Sommaire

Introduction .....	11
Chapitre 1. À l'école du beau .....	17
Chapitre 2. Naissance d'un artiste .....	27
Chapitre 3. Lucien Ginsburg, peintre .....	43
Chapitre 4. Classicisme et subversion .....	53
Chapitre 5. Entre deux eaux .....	63
Chapitre 6. Les aventures du petit laid.....	73
Chapitre 7. Le timide provoque .....	87
Chapitre 8. Le grand tournant.....	97
Chapitre 9. Chez les yé-yé .....	111
Chapitre 10. En amour, il y a des pleins et des déliés .....	125
Chapitre 11. Le dandy romantique .....	135
Chapitre 12. J'ai besoin d'élaborer .....	151
Chapitre 13. Au 5 bis.....	165
Chapitre 14. Le trouble des interdits .....	175
Chapitre 15. Travestissements .....	183
Chapitre 16. Détournement de mineures.....	197
Chapitre 17. <i>Melody Nelson</i> .....	211
Chapitre 18. Le style « anti ».....	225
Chapitre 19. Les folies du cosaque .....	237

## *Serge Gainsbourg*

Chapitre 20. En société .....	245
Chapitre 21. Je suis un très bon comédien .....	259
Chapitre 22. Politique personnelle .....	269
Chapitre 23. Dieu est un fumeur de havanes.....	279
Chapitre 24. Les identités de Gainsbourg .....	289
Chapitre 25. <i>Aux armes et cætera</i> .....	301
Chapitre 26. Les prestiges de l'uniforme.....	317
Notes.....	337
Bibliographie.....	365
Index.....	371

## Introduction

« French dandy », « dandy à la française », « dandy de grand chemin », « dandy des mots<sup>1</sup> », autant de formules qui caractérisent Serge Gainsbourg depuis ses débuts dans les cabarets rive gauche jusqu'à la récente commémoration des trente ans de sa mort. Ce titre de dandy, que lui-même revendiquait, est souvent illustré par un détail vestimentaire singulier, un regard froid, une attitude hautaine ou une intonation ironique. Aussi probants soient-ils, ces exemples ne suffisent pas à justifier son dandysme. Loin d'être un simple ornement, le dandysme fonde la personnalité du chanteur pour lequel il est à la fois une pratique, une esthétique et même une morale. À ce jour, on compte environ 150 ouvrages consacrés à Gainsbourg. Ce sont des biographies, des témoignages, des recueils de photos, des bandes dessinées. Ils évoquent l'ami ou l'amant, le peintre ou le musicien, le cinéaste ou le *showman*. Placé sous un angle nouveau et ne relevant d'aucune de ces catégories, notre livre se présente comme un portrait de Gainsbourg en dandy.

Dandy, Gainsbourg l'est d'abord par son élégance : une démarche souple et des gestes délicats, une mise originale et désinvolte reconnaissable à ses vestes étroites, ses jeans effrangés et ses Repetto blanches portées pieds nus. Si l'on va au-delà de sa célèbre allure, on saisit mieux les liens qui l'unissent à ce que Baudelaire appelle la « caste provocante » des dandys, une famille sans chaleur constituée d'hommes orgueilleux qui partagent le « même caractère d'opposition et de révolte », et s'attachent à combattre et détruire la trivialité<sup>2</sup>.

Cette famille très ancienne a un âge d'or, le XIX<sup>e</sup> siècle, et un lieu de naissance, l'Angleterre, pays de George Bryan Brummell.

Vers 1790, le dandy historique opère une véritable révolution dans la *fashion* anglaise. À la folle excentricité qui régnait alors, il oppose un habit sobre et sombre éclairé d'une chemise immaculée et d'une cravate aux plis savants. Son exemple est bientôt suivi par le prince de Galles, futur George IV, dont il est le favori.

Sa position élevée, *Beau Brummell* la doit à son talent de styliste et surtout à l'audace, voire l'insolence, avec laquelle lui, le petit-fils de confiseur, est parvenu à imposer durant vingt ans sa dictature d'arbitre des élégances. En Angleterre, il est exceptionnel qu'un roturier exerce une influence si forte et si longue sur une aristocratie aussi exclusive. À une amie qui lui demande comment il y est parvenu, Brummell fait cet aveu : « Mais vous savez, ma chère lady Hester, ma folie, c'est le *making of me*. Si je n'avais pas fixé impertinemment mes regards sur les duchesses jusqu'à leur faire perdre contenance, si je n'avais pas salué le prince d'un simple signe de tête par-dessus mon épaule, j'aurais été oublié en une semaine : et si le monde est assez sot pour admirer mes absurdités, vous et moi nous savons à quoi nous en tenir, mais qu'est-ce que cela signifie<sup>3</sup> ? » Cela signifie qu'en snobant les snobs, l'ambitieux a joué de la perversité d'une élite sociale qui dédaigne ceux qui ne la dédaignent pas.

Brummell réduit son *making of me* à une habile stratégie mondaine. On peut aussi lui donner le sens littéral de création de soi, car tout dandy se compose un personnage. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, cette démarche n'est pas inauthentique. Il est vrai que sur la scène sociale Brummell et ses pairs ne se montrent pas au naturel. Mais ici le naturel ne s'oppose pas à l'artifice : il se confond avec lui. Le paraître d'un dandy n'est pas une défroque trompeuse qu'il peut ôter à sa guise. Il fait partie de lui, il est son œuvre, une œuvre née d'une insoumission radicale à ce qu'il a reçu en héritage, c'est-à-dire un nom, un corps, un visage, une culture, une foi, une morale, un milieu social. Ce n'est pas que le dandy repousse systématiquement ces legs : il les utilise sans respect et sans préjugés, comme de simples matériaux qu'il modèle en artiste. Serge Gainsbourg n'agit pas autrement.

## Introduction

À l'instar de Baudelaire, dont il est un lecteur assidu, il rejette la nature qui banalise, et choisit l'artifice qui distingue. Les beautés naturelles ne l'intéressent pas. Seules comptent celles du génie humain, des plus modestes aux plus sublimes, des charmants petits singes mécaniques dont il fait collection, jusqu'au *Saint Sébastien* de Mantegna qui l'enchantent lors de ses rituelles visites au Louvre.

Dandy accompli, Gainsbourg étend le culte du beau à chaque élément de sa vie, qu'il soumet à sa loi esthétique. C'est ainsi qu'à l'âge de 20 ans il se forge une graphie très personnelle consistant à supprimer ce qui oblige la main à revenir en arrière : accents, apostrophes, barres aux *t* points sur les *i*. L'écriture de ses chansons est guidée par le même souci d'originalité. « Je ne veux pas du langage conventionnel, dit-il. J'aimerais refaire le vocabulaire<sup>4</sup> ». Son vœu présomptueux s'apparente à celui de Samuel Cramer, un dandy imaginé par Baudelaire, qui déteste tellement la nature qu'il « repeindrait volontiers les arbres et le ciel<sup>5</sup> ». À défaut de refaire le vocabulaire, Gainsbourg l'enrichit et en joue en virtuose.

L'endroit où il cultive le beau et l'artifice de la manière la plus frappante est sa maison de la rue de Verneuil. Maison-musée au décor foisonnant, le 5 bis est aussi une maison-écrin qui donne du prix à son propriétaire : « Je ne sais pas ce qu'il y a de plus précieux ici. Si ce sont les objets ou moi. Qui est hors de prix ? Je crois que c'est moi<sup>6</sup> ! » Gainsbourg ne plaisante qu'à demi. L'orgueil est en effet son trait de caractère dominant, renforcé par l'éducation d'un père qui place l'art dans une sphère supérieure, et d'une mère qui tient à ce que cette supériorité soit consacrée par l'argent. Sous leur double influence, Gainsbourg conjugue ambition esthétique et ambition sociale. Cet alliage difficile l'amène à renoncer à sa vocation de peintre, qu'il interrompt au terme de quinze années d'apprentissage avant de se tourner vers la chanson. En d'autres termes – les siens –, il troque l'art majeur pour l'art mineur. Sa conversion par défaut le rend plus orgueilleux que jamais : ne pouvant être un peintre de génie, il se promet de devenir un auteur-compositeur-interprète de talent, riche et célèbre.

Il y parvient en affrontant deux obstacles qu'il met au service de son dandysme : sa timidité malade liée à un inguérissable

complexe de laideur. Refusant la facilité, et par conséquent la banalité, il décide de plaire en déplaisant et de marcher vers la gloire à rebours des procédés habituels, sans sourires, sans lyrisme, sans joyeuses mélodies. C'est visage fermé, mains dans les poches et parfois dos à la salle, que le débutant livre des chansons désabusées et misogynes.

Le temps et les disques d'or adoucissent son attitude sans en changer la nature. Même après l'avoir conquis de haute lutte, Gainsbourg tient son public à distance en usant de la provocation, le grand moteur de sa vie et de sa création. À partir de 1980, il le pousse à plein régime avec l'invention de Gainsbarre, le fumeur, l'alcoolique, l'homme à « la barbe de trois nuits » et au verbe scandaleux. Avec une joie de vilain garnement, il exhibe son *mister Hyde* sur les plateaux de télévision, où il se montre grossier à souhait et souvent plus ivre qu'il ne l'est réellement. Toutefois, en dépit des apparences, l'incontrôlable contrôle son personnage. S'il reconnaît s'être rendu coupable de « prestations assez nulles<sup>7</sup> », il les assume car elles font partie du jeu. La provocation, son fluide vital, a en outre l'avantage de le sauver de l'ennui et de lui prêter « un pouvoir de commandement<sup>8</sup> » par lequel il impose au public des sentiments sans nuance : on doit ou l'aimer ou le détester.

Trop préoccupé de lui-même pour vouloir agir sur les affaires des autres, Gainsbourg limite à l'art son besoin de dominer. D'ailleurs les affaires l'ennuient, l'argent aussi. Impatient d'en gagner, il l'est plus encore de le dépenser. Loin d'être une fin en soi, l'argent est pour lui un signe de reconnaissance et un moyen de combler son goût du luxe, dont il fait très largement profiter son entourage.

Généreux avec son « blé », Gainsbourg admet en revanche être avare de sa personne. Rien ne lui est plus étranger que l'altruisme de ses contemporains qui s'emploient à rendre le monde meilleur en militant dans des syndicats, des partis politiques, des organisations humanitaires. Aquoiboniste, il est sans illusion sur la nature humaine. Individualiste, il répugne à marcher en bande. Les seules auxquelles il adhère sont les éphémères équipes de tournées et de tournages au service de son œuvre donc du beau. Les dandys opposent cette valeur à l'utile : « il n'y a de vraiment beau que ce

## *Introduction*

qui ne peut servir à rien, dit Théophile Gautier : tout ce qui est utile est laid<sup>9</sup> ».

Même s'il ne le formule pas en des termes aussi nets, Gainsbourg partage cet avis. Rue de Verneuil, il garnit son armoire à pharmacie de fioles d'alcool choisies uniquement pour leur couleur : « Parfaitement inutiles. Elles ne sont là que pour la beauté de l'ensemble<sup>10</sup> ». En peuplant sa maison d'objets superflus, en achetant une Rolls qu'il laisse au garage, en perdant chaque matin deux ou trois heures « à ne rien foutre<sup>11</sup> », Gainsbourg se laisse toucher par l'inutile qu'il appelle « la grâce des dieux ». C'est sa manière – gracieuse précisément – de s'opposer à ses contemporains épris d'action et d'efficacité. Se sentant comme un « indigène dans la société<sup>12</sup> », il les abandonne à leurs entreprises collectives, et les surprend en cultivant la singularité de sa personne et de son art. Pari pleinement réussi. Gainsbourg a non seulement produit une œuvre majeure qui féconde la chanson contemporaine, mais il reste pour nous ce qu'on disait de lui à ses débuts : un oiseau rare<sup>13</sup>.



À l'école du beau

*L'Art avec un grand A*

Dans tout dandy réside un esthète et souvent un artiste. Gainsbourg, qui est les trois à la fois, voue au beau un culte de chaque instant fondé sur les quinze années qu'il a consacrées à la peinture avant de s'engager dans la chanson. Mais son amour du beau vient de plus loin, de son père Joseph Ginsburg qui a toujours le mot « esthétique » à la bouche, et pour qui seul compte « l'Art avec un grand A ». Selon lui, tout ce qui s'en écarte est « étriqué », « terre à terre », « négligeable », et celui qui se contente d'exercer une profession simplement utile est un « béotien », « un pauvre bougre<sup>1</sup> ».

La sacralisation de l'artiste et son dédain logique pour « les métiers des hommes<sup>2</sup> » conduisent Joseph Ginsburg à dédier sa vie à l'art, mais pas toujours « avec un grand A » puisqu'il est pianiste d'ambiance : l'hiver, dans les cabarets parisiens, et l'été, dans les casinos de bord de mer. Lors de sa jeunesse ukrainienne, il nourrissait l'ambition plus haute de devenir peintre. Un malencontreux incident l'en a détourné. Embarqué un jour pour un long voyage dans le transsibérien, il dépose près de lui ses bagages, dont le portrait de sa bien-aimée. Au bout de quelques heures, il s'endort. À son réveil, il constate avec effroi que la toile qui lui est si chère a disparu. Désespéré, il jure de ne plus jamais toucher un pinceau, et tient parole. Cette mésaventure, que son fils qualifie de « rocambolesque et slave<sup>3</sup> », est-elle trop belle pour être vraie ? On ne sait. Quoi qu'il en soit, c'est un fait, Joseph abandonne la peinture pour la musique.

*Serge Gainsbourg*

En 1917, il tombe amoureux d'Olia Besman, une jolie fille à la voix de mezzo-soprano. Un an plus tard, il l'épouse et quitte avec elle la Russie en révolution, où sévissent épidémies, enrôlements forcés et pogroms dont, juifs l'un et l'autre, ils risqueraient d'être victimes. En 1921, le couple débarque à Marseille puis se rend à Paris où le travail abonde. Viennent ensuite les enfants. En 1922 naît Marcel, qui meurt à seize mois d'une mauvaise bronchite. En 1926, Olia donne naissance à Jacqueline. En 1927, elle est à nouveau enceinte, mais cette fois, loin de s'en réjouir, elle décide de recourir aux services d'un faiseur d'anges du quartier de Pigalle. En franchissant le seuil du cabinet clandestin, son regard tombe sur une cuvette d'émail fendillée à la propreté douteuse. Révulsée, elle s'enfuit et décide de garder l'enfant ou plutôt les enfants, car elle ignore qu'elle attend des jumeaux. Ils naissent le 2 avril 1928, à 4 heures 55, à l'Hôtel-Dieu. Le premier est une fille, Liliane, le second un garçon, Lucien, le futur Serge Gainsbourg.

Les Ginsburg déménagent et élisent domicile dans un appartement plus grand situé 11 bis rue Chaptal, un quartier doublement commode pour Joseph : sur la place Pigalle toute proche se tient un marché informel des musiciens, et aux alentours sont concentrés la plupart des cabarets qui l'emploient.

Le pianiste joue chaque soir *Ignace, Marinella, Le chapeau de zozo, Ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine*, bref, tous les airs à la mode que le public affectionne. De retour à la maison, il délaisse ces joyeuses rengaines pour Scarlatti, Bach, Vivaldi, Chopin, Gershwin, Cole Porter, Manuel de Falla, dont les musiques parviennent aux oreilles de son fils et le marquent à jamais. Il n'est en effet pas anodin, dit Gainsbourg, d'entendre dès sa naissance « *Rhapsody in blue*, quelques nocturnes de Chopin, un peu de Bach, ça donne des informations esthétiques qui sont par la suite extrêmement bénéfiques dans la vie d'un homme. C'est une initiation de chaque jour à la beauté par la musique. Et ça a influencé mon destin<sup>4</sup> ». Le garçon bénéficie d'une autre initiation musicale, plus rude : les leçons de piano paternelles, parfois ponctuées de pleurs.

Vers l'âge de 13 ans, Lucien est moins attiré par la musique que par la peinture. Son père soutient sa vocation naissante en

## À l'école du beau

lui achetant pinceaux et couleurs, et en l'inscrivant à l'Académie Montmartre. Les cours y sont dispensés par « deux vieux post-impressionnistes, Camoin et Jean Puy<sup>5</sup> », que Gainsbourg considère comme ses premiers maîtres.

Joseph développe aussi la sensibilité artistique de son fils en lui montrant l'exemple d'un amateur éclairé qui fréquente les musées, les galeries et l'hôtel Drouot. Quant au mot « esthétique » qui lui est si cher, il l'illustre dans sa personne par l'élégance de sa mise, de son verbe et de ses manières. Ses confrères musiciens remarquent son « côté aristocratique » et son « aspect fin et délicat<sup>6</sup> ». Une amie violoniste garde même un souvenir enchanté de ce « Russe du temps des tsars », aussi charmant que cultivé, pratiquant le baise-main et lisant assidûment les *Lettres* de Mme de Sévigné<sup>7</sup>.

## Les logis du nomade

Avec un tel père, Serge Gainsbourg est donc à bonne école, celle du beau, celui qu'il exprime à toute heure et en tout lieu, dans ses hautes créations musicales comme dans les plus infimes détails de sa vie matérielle.

Adolescent il se montre déjà très sensible à son cadre de vie. En 1944, à 16 ans, il est désespéré par l'aspect rébarbatif de l'établissement limousin de Saint-Léonard-de-Noblat, où ses parents l'ont mis à l'abri des rafles nazies. Hormis le bel escalier jaune et luisant, tout lui répugne dans ce refuge : la sinistre blancheur du dortoir, le désordre inouï de la salle d'étude aux murs sales, la misère des lavabos logés dans un réduit où se mêlent cuvettes en tôle et tuyaux en plomb.

Après la guerre, Olia et Joseph mettent à sa disposition une mansarde située au-dessus de leur appartement de l'avenue Bugeaud, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement. Leur fils embellit ce lieu modeste ment meublé en assignant à chaque objet une place précise : « Un carton à dessin me servait de table. Dessus, un paquet de cigarettes, un cendrier, un livre de Catulle. Rien jamais ne bougeait<sup>8</sup>. »

Pourquoi son paquet de Gauloises doit-il être là et non ailleurs ? Parce qu'il est « dans le même rapport au nombre d'or que le rectangle de la table<sup>9</sup> ».

Dans les années 1950, Lucien ne peut pas toujours vivre au rythme du nombre d'or. Avec sa première femme, Lise Lévitky, il habite des chambres de fortune dont la laideur l'accable. Celle d'un hôtel de la rue Saint-André-des-Arts, tapissée d'un affreux papier peint à pivoinies rouges sur fond vert, lui inspire *L'Alcool*, une de ses chansons les plus tristes :

Mes illusions donnent sur la cour  
Des horizons j'en ai pas lourd.  
Quand j'ai bossé toute la journée  
Ne me restent plus pour rêver  
Qu'les fleurs horribles de ma chambre (*L'Alcool*, 1958)

Les hasards de la vie de bohème n'ont cependant pas que des inconvénients puisqu'ils permettent à Lise de séjourner dans l'appartement de Salvador Dali. Voici comment.

En 1948, la jeune femme devient la secrétaire de Georges Hugnet. Ce poète proche des surréalistes est aussi un collectionneur qui entrepose quelques-unes de ses œuvres chez Salvador Dali, au premier étage du 88 rue de l'Université. Quelques semaines seulement après avoir engagé Lise, Hugnet la congédie car il va soigner son agoraphobie dans une clinique. C'est fâcheux pour sa secrétaire, qui se retrouve au chômage et dans l'incapacité de payer sa chambre d'hôtel. Ne pouvant rien demander à sa famille, avec laquelle elle a rompu, ni à Lucien, alors au service militaire, elle s'arrange avec la femme d'Hugnet, qui l'autorise à vivre chez Dali en attendant le retour de Georges.

Lise s'installe donc dans l'appartement du peintre, dont deux pièces fermées à clé restent inaccessibles. Peu importe : les autres sont aussi vastes qu'étonnantes. Dans la salle à manger trône une immense table surmontée d'un lustre de fruits de verre. La chambre de Lise est occupée par un gigantesque lit carré de deux mètres cinquante de côté. Et que dire de la vaste salle de bain pourvue

## Table des matières

Chapitre 16. Détournement de mineures.....	197
<i>L'inceste effleuré</i> .....	197
<i>Lolita</i> .....	200
Chapitre 17. <i>Melody Nelson</i> .....	211
<i>Beauté, luxe et volupté</i> .....	211
<i>Les plans d'escroc</i> .....	218
<i>L'ombre de Baudelaire</i> .....	220
Chapitre 18. Le style « anti ».....	225
<i>Une élégance paradoxale</i> .....	225
<i>La contre-hygiène de Serge Gainsbourg</i> .....	231
Chapitre 19. Les folies du cosaque .....	237
<i>Jouer avec les limites</i> .....	237
<i>Les beaux poisons</i> .....	240
Chapitre 20. En société.....	245
<i>Le grand seigneur</i> .....	245
<i>Le solitaire</i> .....	252
<i>L'aquoïboniste</i> .....	256
Chapitre 21. Je suis un très bon comédien .....	259
<i>Le masque et l'homme</i> .....	259
<i>Double je</i> .....	261
<i>Les marionnettes</i> .....	262
<i>Auto-interview : Gainsbourg-Gainsbarre</i> .....	264
Chapitre 22. Politique personnelle .....	269
<i>L'individualiste</i> .....	269
<i>Caryl Chessman, le condamné à mort</i> .....	272
<i>Horreurs modernes</i> .....	274
<i>La nostalgie coloniale</i> .....	276
Chapitre 23. Dieu est un fumeur de havanes.....	279
<i>L'homme a créé les dieux, l'inverse reste à prouver</i> .....	279
<i>La spiritualité du sceptique</i> .....	280
<i>Chez les catholiques</i> .....	281
<i>Le dandy suicidaire</i> .....	285
Chapitre 24. Les identités de Gainsbourg .....	289
<i>Juif d'abord</i> .....	289
<i>... russe ensuite</i> .....	295
<i>Faut pas déconner sur la France</i> .....	297

## *Serge Gainsbourg*

Chapitre 25. <i>Aux armes et cætera</i> .....	301
<i>Le concert de Strasbourg</i> .....	301
<i>Droit comme un Z</i> .....	303
<i>La Marseillaise aux enchères</i> .....	315
Chapitre 26. Les prestiges de l'uniforme.....	317
<i>L'armée, c'est un régime féodal</i> .....	319
<i>Mes amis flics</i> .....	327
Notes .....	337
Bibliographie .....	365
Index .....	371